

DANIEL GRENIER

Malgré tout on rit à Saint-Henri

nouvelles



COLLECTION POLYGRAPHE

Le Quartanier

À mes parents

C'est un quartier curieux
Et dans les vieux fonds de cours
Y a un enfant heureux
Qui en sortira un jour
Mais au bout de la rue
À cause du chômage
Y a un homme qui a bu
En cherchant de l'ouvrage
On s'en fait pas pour ça
Et je dis chapeau bas
Car malgré tout on rit
À Saint-Henri

RAYMOND LÉVESQUE

Saint-Henri des tanneries ressemble plus à
d'autres quartiers qu'à lui-même.

JACQUES GODBOUT

nouvelles

Chèque en blanc	13
Field recording – ENTENDU À SAINT-HENRI I	31
Quatre et demie sur du Couvent coin Saint-Jacques, chauffé, sans histoire	35
Le danseur – PORTRAIT I	45
Entre deux mouvements	49
Le penseur – PORTRAIT II	59
Entre les ondes – ANECDOTE I	63
Tout en douceur	65
La borgne – PORTRAIT III	71
Le clavier bien tempéré – ANECDOTE II	75
Le long de la ligne – ERRANCE I	79
Sur le bout de la langue	83
La hipster – PORTRAIT IV	93
Mafia – ANECDOTE III	97
S'enfarger dedans – ERRANCE II	101
Les mines générales	105

Le séducteur – PORTRAIT V	145
Upanishad – ANECDOTE IV	149
Vivaldi sur repeat – ERRANCE III.....	153
Salamandre.....	157
Le démon – PORTRAIT VI	167
Donnacona – ANECDOTE V	171
Brève histoire du temps – ERRANCE IV.....	175
On ne sera pas sauvés par le velcro	179
L'exilée – PORTRAIT VII	193
Moonwalk – ANECDOTE VI	197
Seau quantique – ERRANCE V.....	201
Courte escapade.....	205
Le correcteur – PORTRAIT VIII	213
Chambre 108.....	217
Bouche tes oreilles – ENTENDU À SAINT-HENRI II	233
Peine perdue.....	239

Chèque en blanc

C'EST PEU DIRE qu'il avait tout essayé. Le lendemain matin, il s'était présenté quand même et avait essayé de négocier une baisse de salaire. La semaine suivante, il y était retourné pour se mettre à genoux devant son gérant s'il le fallait, façon de parler. On ne l'avait pas laissé entrer. Un homme lui avait fait comprendre qu'il n'était pas le bienvenu et que c'était comme s'il n'avait jamais travaillé là. Même Francine avait baissé les yeux, en sortant du Château, juste avant de le croiser sur le trottoir. Elle avait fait mine de fouiller dans sa sacoche, évitant de regarder dans sa direction, comme s'il avait été un mendiant. Francine et son look Mireille Deyglun. Francine avec qui il avait presque eu un flirt. Elle avait marché à travers lui, sans le voir, sans s'en rendre compte, mais en perçant tout de même quelque chose.

Chaque jour, il passait devant le Château durant ses marches de chômeur et n'arrivait même pas à se mettre en colère. Il ralentissait, se traînait un peu les pieds, se rappelait soudainement que c'était peut-être une des raisons secrètes de son congédiement, et il pressait le pas en s'éloignant. Il avait essayé d'appeler Norbert, des ressources humaines, chez lui, mais sa femme lui avait quasiment raccroché au nez. Il avait essayé d'appeler quelque part pour déposer une plainte, pour se plaindre, pour exprimer quelque chose de plaintif, au siège social, à Ottawa, ou à Oshawa, mais il n'avait pu parler qu'à des machines vraiment plus intelligentes que lui, d'une certaine manière.

Un matin, alors qu'il déjeunait au Greenspot, il s'était mis à observer du coin de l'œil ses anciens collègues qui gloussaient, qui se racontaient des inside jokes qu'il aurait comprises il y avait à peine un mois. Il se sentait seul et désœuvré. Colette, après avoir noté sa commande de miroirs/bacon/pain blanc sur un calepin, lui avait parlé d'un livre supposément magique qu'elle appelait *Le secret* et qui était en vente partout.

- Tu devrais checker ça, je te dis.
- Oué, peut-être.
- C'est pas comme si t'avais grand-chose à perdre.
- Non, c'est sûr.
- Paraît que ça marche.

Et elle avait léché son pouce pour tourner la page de son calepin en retournant vers les cuisines. Il avait replongé dans son café, penaud. Il se disait que c'était encore beau qu'elle continue à lui adresser la parole,

Chèque en blanc

malgré son air farouche. Malgré ses cheveux embroussaillés et sa maudite face de bœuf. Durant les semaines qui avaient suivi son licenciement, il avait tout essayé, même de faire comme si de rien n'était et de prendre les choses à la légère, de sourire à tout le monde. De sourire et de garder le dos droit même quand tout le monde lui disait des trucs comme une chance que t'as pas d'enfants ou comme compte-toi chanceux de pas être marié ou comme sans famille à soutenir pis en faisant ben attention tu le sais que tu peux survivre de même sans fin sur le BS pratiquement pour toujours.

Lui qui avait tout essayé, l'idée ne lui serait jamais passée par la tête de survivre sans fin sur un chèque, de se pointer aux rendez-vous mensuels avec le ministère en préparant de fausses déclarations de recherches actives, en refiletant de faux numéros d'entreprises et en s'inventant des entrevues où on aurait supposément été d'une flagrante mauvaise foi à son égard, de continuer pour l'éternité à mentir et à recevoir des prestations et de tranquillement mais sûrement grossir sur les rangs des assistés sociaux.

Au contraire, il avait tout fait depuis le début dans les règles de l'art. À part peut-être un peu de harcèlement durant les premiers jours de son désarroi. À part quelques coups de téléphone désespérés – durant la nuit, dans le noir, un air de détresse psychologique un peu trop collé sur le visage –, il avait tout fait dans les règles. Il s'était renseigné sur ses options, à court et à moyen termes, avait recueilli ici et là des informations à propos de cours spécialisés de développement

et de perfectionnement, ramassé des prospectus. Il avait appris à faire fonctionner efficacement un moteur de recherche. Il avait écouté ce que tout le monde avait à lui dire et à lui proposer et à lui conseiller.

Son pas était lourd, certes, mais ce n'était pas le pas d'un homme qui n'allait nulle part, ou qui tournait en rond. Chaque fois que le train sifflait, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, coupant le quartier en deux, ça lui rappelait l'idée d'une direction précise, d'un but et d'un enjeu, même si le train en sens inverse arrivait moins d'une dizaine de minutes après et sifflait dans la direction opposée. Il sortait la mine basse mais la tête haute de chacun de ses rendez-vous avec des fonctionnaires, provinciaux ou fédéraux.

Durant les premières semaines, il avait littéralement tout essayé, jusqu'à sourire et pleurer dans la même phrase. Le jour même, lorsqu'il était sorti du grand bureau au fond, qu'il avait refermé la porte derrière lui et traversé pour une dernière fois le long couloir au plancher de bois franc, il s'était dit j'y crois pas, merde, c'est pas vrai, sans savoir que cette phrase deviendrait un leitmotiv, un rythme, une scansion. Il ne se doutait pas qu'elle serait tellement associée aux battements de son cœur que le simple fait de la prononcer entrerait en contradiction avec ce qu'elle cherchait à exprimer. Il avait essayé de croiser Francine par hasard entre deux stands du marché, ne sachant pas grand-chose d'elle au fond, à part qu'elle achetait toujours ses légumes là-bas, pour ce que ça voulait dire. Ce n'était même pas dans le but inavoué de sauver leur semblant de relation, c'était

carrément pour lui demander de glisser un mot en sa faveur en dessous de la porte d'un chef de quart. Il pensait à la possibilité de suivre Francine dans les rues du quartier, juste pour lui demander un service. S'imaginant lui répéter qu'il ne voulait pas la harceler, s'imaginant marcher à reculons un peu en avant, les mains défensives et non intrusives tendues vers elle : c'est pas ce que tu crois. Mais elle n'était jamais apparue.

Il passait souvent devant la polyvalente et l'école des métiers, où il voyait de jeunes et de moins jeunes arpenteurs en train de calculer des distances, des lignes droites imaginaires, et il s'identifiait sans problème à eux. Il se disait qu'un jour il allait entrer dans l'immense bâtisse et se renseigner sur un éventuel retour aux études. En attendant, s'il faisait attention, il pouvait se permettre de manger à sa faim, de marcher le long de la piste cyclable du canal. Il pouvait se permettre de s'asseoir sur un banc, en face de la caserne de pompiers, et d'attendre que la sirène sonne, pour voir les hommes se dépêcher, sauter dans le camion et partir sur les chapeaux de roues, pour devenir des héros dans un rayon de plusieurs kilomètres. Les saisons passaient et il continuait à se raser tous les matins. Il continuait à refuser de tomber dans le piège des plats surgelés. Il tenait bon et n'en voulait à personne.

Quelques jours avant son premier anniversaire de chômeur, il avait poussé la porte d'une librairie d'occasion parce qu'à travers la vitrine un titre lui disait quelque chose. Sur un petit livre brun, debout dans la fenêtre au milieu de plusieurs autres livres, il lisait

Field recording

ENTENDU À SAINT-HENRI I

*Une bande d'écoliers
à la sortie des classes, rue du Couvent*

«**T**U VEUX JUSTE PAS QUE ÇA T'ARRIVE, tu veux juste pas. J'étais aucunement en train de faire chier personne, j'étais super relax, tout seul dans mon coin, assis à terre en train de placer mes cartes *Dofus* en ordre de stamina. Mon PSP était ouvert à côté de moi avec ma game de *God of War* sur pause, pis le gros crisse de Simon Gervais a pilé dessus en marchant sans regarder, comme un whack. Ça a fait power, pis ma game était même pas sauvée : fallait que je repasse le boss de l'Olympe. Faque je me suis levé, j'y ai dit crisse de gros cave Gervais, t'as effacé ma game. Y m'a regardé avec sa face full acné de gros tas. J'étais vraiment en crisse. J'étais vraiment comme décidé à me battre, sauf que j'avais mangé de la piz à

midi, pis mon intolérance au lactose a full kické d'un coup. J'ai eu une crampe, mon gars, tellement forte, j'ai eu tellement envie de chier que ça a toute sorti d'un coup quand Gervais m'a genre juste poussé sur l'épaule. Une petite bine de fif, sauf que mes yeux sont devenus full ronds, j'ai senti ça dans mes culottes. J'ai échappé toutes mes cartes *Dofus*. Je pouvais pas bouger. Bloqué ben raide. Man, tu veux juste pas que ça t'arrive. Là, ben j'ai demandé à ma mère pour changer d'école, mais oublie ça : c'est soit ça ou le privé.»

*

*Un homme et une femme,
dans un blind date au restaurant Bitoque*

«C'est con, mais de la voir comme ça tellement triste en train de brailler comme une Madeleine ça m'a rappelé mes années de médecine, une classe d'anatomie et de dissection humaines, c'était ça oué, quand c'est le cadavre de mon père qui est apparu sur la table devant moi. J'avais le bistouri dans la main gauche et malgré la débarbouillette que le technicien avait placée sur son visage je reconnaissais très bien mon père, son pénis et tout, son grain de beauté hyper gros en dessous du mamelon. Il était mort une semaine plus tôt, personne m'avait dit qu'il avait offert son corps à la science, personne m'avait averti. Ma mère m'avait rien dit. Ma mère me dit jamais rien, c'est pour ça que ce matin en la

Field recording

voyant brailler de même j'ai rien dit, elle a rien dit non plus, on s'est rien dit parce qu'on se dit jamais rien, et j'ai seulement pensé à cette fois-là, à ce matin-là quand tout allait mal dans ma vie, vraiment mal, mon père venait de mourir d'un infarctus sorti de nulle part, ma blonde venait de me laisser pour Pierre Lapointe, en me disant qu'elle était sûre sûre sûre de pouvoir le faire virer de bord, mais tu l'as jamais rencontré, tu fais juste triper sur sa musique pis sa voix forcée de Français de France, pis en plus il est gay comme Crésus. Elle m'avait répondu on s'en fout on s'en fout on s'en fout comme ça plusieurs fois d'affilée, en claquant la porte de mon appartement aux résidences, faque je m'étais pointé ce matin-là à la classe de dissection comme essoufflé de la vie, tu vois. J'étais sur le point de remettre en question l'ensemble de ma future carrière en médecine, quand le technicien a poussé la civière dans la salle, en sifflotant la mélodie du «Columbarium» et il s'est arrêté juste en face de moi. Il m'a souri sans malice, j'avais le bistouri dans la main gauche et malgré la débarbouillette qu'il avait placée sur son visage j'ai reconnu mon père immédiatement : le dos de ses mains était poivre et sel, il avait une cicatrice de vasectomie près du nombril, il avait les orteils ratatinés, et ses genoux comme des nœuds coulants me sautaient aux yeux. Ça a réglé la question. C'était trop pour moi. J'ai quitté la salle, je suis jamais revenu. Mais bon, je veux pas te saouler avec mes affaires, assez parlé de moi.»

*

*Un groupe de joueurs de basketball,
terrain de la rue Saint-Ferdinand*

«Man, je sais pas comment j'ai fait mon compte, mais je viens de prendre ma douche, écoute ça : je me savonnais le dos, les fesses, toute, pis j'ai entendu un son métallique. Je me suis retourné, écoute ça : y avait un cinq cennes à côté du drain. Je l'ai ramassé, en me posant sérieusement des questions, j'ai ouvert le rideau pis je l'ai pitché sur la céramique du plancher. C'est ça. Là je viens de me rappeler que j'ai oublié de le ramasser en sortant de la douche. Je sifflotais en me mettant mes verres de contact dans les yeux. Je pensais à d'autre chose. Je suis un peu épais, j'aurais dû prendre ma douche après la game. En tout cas. Y doit être encore là.»

Quatre et demie sur du Couvent
coin Saint-Jacques, chauffé,
sans histoire

LE VIEIL HOMME se retourne vers moi, alors je répète ma question :

— Comment s'appelait l'ancien locataire ?

Ma voix lui parvient, je crois, avec tout ce que j'y ai mis de clarté et de prononciation distinguée. Il a une moue déplaisante, une crispation généralisée, il cherche dans ses souvenirs. Il se demande où je veux en venir. Je le fais douter. Enfin, j'analyse ça comme ça. Il finit par dire :

— Bédard, Pierre ou Philippe Bédard, oui, quelque chose dans le genre. Un gars bizarre, solitaire, tout le temps enfermé. D'ailleurs, tout est encore comme au moment de sa mort, on n'a pas eu le temps de faire le ménage pis personne a rien réclamé. Tout ce que vous voyez ici, c'est à lui. Si vous décidez de le prendre, on va s'arranger pour le vider avant que vous vous installiez.

Le nom qu'il a prononcé ne me dit rien, bien qu'il évoque en moi le sable des grandes plaines d'Espagne, une image que je m'efforce d'écartier alors qu'après quelques pas de reculons, ma compagne et moi tenons un conciliabule. Elle a l'œil plus aiguë que le mien, je l'écoute. Elle me dit qu'elle ne sait pas trop, que ça lui plaît, qu'elle n'aime pas beaucoup les moulures du plafond, qu'elle apprécie particulièrement le bain sur pattes (lion ou tigre, d'après toi?), qu'elle exècre cette hotte moderne qui, au lieu de se trouver comme il se doit au-dessus de la cuisinière, se dessine sur ses côtés, quasiment collée sur les ronds, qu'elle affectionne cependant beaucoup la petite pièce attenante à la cuisine qu'elle appelle déjà le garde-manger, qu'une petite mais vigoureuse touche de peinture ne ferait pas de tort, surtout dans le couloir où il y a presque un roman complet dans les taches sur les murs, qu'elle serait prête à passer outre à l'immonde tapis ornant le plancher de la plus petite des deux chambres, qui deviendrait mon bureau, et qu'elle ne voit pas d'inconvénient réel à ce que la vue soit pratiquement inexistante.

Je comprends donc que, en gros, elle aime bien l'endroit, malgré des réticences d'ordre mineur.

— Oui, répond-elle, en fait, comparé à tout ce qu'on a visité jusqu'à maintenant, cet appart, il est très bien. J'aime l'emplacement par rapport au métro, toi t'aimes full le quartier... Une fois que toute la paperasse qui traîne va être partie, ça va être parfait pour nous.

Et de désigner du bras, d'un grand geste arrondissant, la pièce qui nous entoure.

Moi, cette « paperasse » m'intrigue. Tous ces papiers, toutes ces piles de documents, ces bibliothèques remplies à en crouler de vieux bouquins reliés en cuir : c'est vraiment le bordel ici. Vraiment le monde secret et poussiéreux d'un raté. Je me pose la question, et tout de suite après je décide qu'elle a du sens, qu'elle est légitime, que je suis tout à fait dans mon droit, alors je la pose tout haut :

— Qu'est-ce qu'il faisait, le gars, Bédard ? Dans la vie, je veux dire... Si c'est pas indiscret ?

— Journaliste, je pense. Oui, historien ou journaliste, quelque chose dans le genre. Professeur ? Écrivain. Je sais pas. Toujours enfermé ici. Il voyait pratiquement personne. Faque, ça vous intéresse ? Le prix est bon, c'est un bon petit logement, la plomberie est bonne, les circuits électriques sont bons, c'est un bon petit logement, les voisins d'en bas sont corrects, du bon monde, une bonne affaire.

Je m'aperçois qu'il a dit *bon* exactement sept fois et là-dessus ma compagne et moi, par un hasard quand même pas inquiétant, mais tout de même étrange, nous parlons simultanément, et nos voix se chevauchent :

Elle : Je pense qu'on va le prendre.

Et moi : Comment il est mort ?

Et le vieux : Quoi ?

Je regarde ma compagne et, avec toute la courtoisie que je me connais, lui cède la parole, c'est-à-dire que je fais une toute petite révérence en tendant la main dans sa direction. Je me dis que le bonhomme doit commencer à nous trouver un peu bizarres, un peu

maniérés, il pense peut-être qu'il va se retrouver avec deux autres bozos. Mais j'ai quand même encore mon idée en tête. Je la garde. Elle s'avance un peu vers le vieux, déjà prêt à lui serrer la main :

— Je crois qu'on va le prendre.

— Bon, c'est bien, c'est une bonne affaire, vous allez voir.

— Oui, on pense aussi.

Ils se serrent la main et je profite de ce silence solennel entre les deux pour répéter à mon tour :

— Faque, comment il est mort ?

— Bédard ?

— Oui, vous avez dit qu'il était mort.

— Oui, mort, je sais pas trop. C'est confus.

— Comment ça, confus ?

— Une histoire tordue, comme le bonhomme. Je me souviens plus trop clairement.

— Tordue ?

— Oui, tordue. Il me semble qu'on m'a raconté qu'il s'était pogné la cravate dans un ventilateur, ou quelque chose dans le genre.

— Dans un ventilateur ? Euh.

Je reste interloqué. En effet, si le vieux dit vrai, c'est tordu comme mort, ou du moins c'est assez con, et c'est complètement intéressant, pour plein de raisons évidentes, et je ne vois pas pourquoi il nous mentirait. Ma compagne accuse un léger fou rire et je suis tenté de l'imiter tout de suite après, mais l'autre nous regarde comme avec un anévrisme en train de se concrétiser dans son cerveau, ou c'est juste une impression que j'ai,

Le danseur

PORTRAIT I

IL A PENSÉ que recevoir la goutte de sueur directement dans l'œil était un signe, comme quand une chose précise arrive, quand une chose tombe au milieu de quelque chose d'autre, comme quand une cible est atteinte, mais sans visée préalable.

Il a pensé aux mécanismes de la réalité.

Il a eu mal sur le coup, mais ça ne lui a pas enlevé l'impression de destin ou de fatalité, ça ne lui a pas fait réaliser qu'une goutte d'eau qui tombe dans une flaque, ou dans un lac, crée toujours sa propre cible, qu'elle est toujours le centre de quelque chose, nécessairement.

Ça a brûlé dans son œil quelques secondes, mais il a ri la douleur plus loin, en disant l'anglicisme à haute voix, en riant, écrasé littéralement sous le poids de la musique, en pensant avec Peaches qu'il aurait aimé la baiser plus loin, cette douleur brûlante.

Le gars s'est éloigné, en le regardant danser, et il s'est dit que même plus loin il l'aurait baisé d'aplomb, que même plus loin il était bien plus grand que lui, que même plus loin il aurait pu lui laisser tomber des gouttes de sueur un peu partout. Le gars a continué à le regarder danser. Il a bougé de son mieux. Il a replacé ses cheveux. Il a changé son drink de main. Il souriait, et le gars aussi, en retrait, avec sa bouche, ses yeux et ses mouvements, intercalés les uns dans les autres comme des vases communicants.

Il a eu envie de le toucher tout de suite, mais ça picotait encore.

Il s'est frotté l'œil fort et ça a déplacé son verre de contact.

La chanson s'est terminée dans un climax intense de sexe et de sueur sur la piste de danse, la chanson suivante a embarqué par-dessus, et sa lentille pliée en deux s'est logée sous sa paupière. Son sourire s'est évaporé et il a dit fuck fuck fuck, sont où les toilettes? Ben qui dansait juste à côté de lui a crié, sous le beat, quoi? juste là au fond, ça va-tu? Sans répondre à Ben, il a tenté de sourire au gars, mais c'étaient déjà ses muscles faciaux qui fonctionnaient au lieu de son désir, et il a eu l'impression vague et désagréable de ressembler à sa mère, à sa propre mère, paume ouverte sous la paupière, en réceptacle. Mais il ne sentait plus rien dans son œil, et il clignait pour se rassurer, fuck, dis-moi que je l'ai pas perdu. Il clignait avec un rictus, et il a vu en flou le gars tendre les lèvres vers le lobe d'oreille de quelqu'un d'autre.

Le danseur

Dans un réflexe de survie, il a tendu les bras vers l'extérieur, créant de l'espace comme s'il était médecin, et il a crié sous la musique, dans le visage de Ben, et aux danseurs alentour, attention, j'ai perdu mon verre de contact, attention tout le monde ! Il a rapidement créé un cercle, un vide au milieu de la piste, dont il était le centre, à genoux, en se répétant fuck, estie que je me sens tout seul, là, en se répétant fuck, man, ça arrive à tout le monde, en se répétant fuck, man, j'aurais tellement le goût de dormir en cuillère, tout en ravalant difficilement une gorgée de vomi, qui avait remonté alors qu'il se penchait trop vite.

Entre deux mouvements

ILS SONT VENUS cogner à sa porte pour la première fois il y a deux semaines, bien que cogner soit un très grand mot parce que pour parler franchement ils ont tout démoli. Sa tasse en est tombée de ses mains. Alors que tout était silencieux et tranquille et serein, voilà que le grand fracas originel s'élance : le chambranle, le cadre, l'embrasure volent en éclats. Sa tasse tombe de ses mains, et il avait mis un disque de Bach pour se détendre après sa course à pied le long des usines désaffectées parce que, se marmonnait-il, il y a tant de violence et tant de bruit dans la ville, tant de chantiers, et on s'essouffle à vouloir toujours tout faire mieux que tout le monde, et cette paranoïa, et ce besoin de plaire, alors heureusement qu'il y a Bach pour nous permettre de respirer, et je sais que je viens juste de dire que tout était silencieux, mais pour lui, Bach

est comme le silence, beau comme le silence, apaisant comme le silence.

Pourtant, quand sa tasse est tombée, quand la porte s'est fracassée et que des morceaux de bois ont traversé le corridor pour venir choir à ses pieds, pendant une seconde on n'a plus du tout entendu la musique. Mais il était tellement concentré, tellement absorbé par la fugue qu'il n'a pas pu ne pas remarquer que la porcelaine s'écrasant au sol produisait un son, précisément une note, la même que celle jouée par le claveciniste au fond des haut-parleurs de sa chaîne stéréo. Il s'en est rendu compte rétrospectivement, parce que sur le coup il a ressenti un choc, parce qu'on n'échappe pas une tasse pour rien, comme ça, sans raison, parce que le son de la porcelaine sur le sol s'associant au son du clavecin s'est imprimé dans son oreille, subtilement, et que seulement plus tard l'information est arrivée à son cerveau. Sur le coup, rien qu'un grand fracas, venant se superposer à Bach, effacer Bach, alors que quelques secondes auparavant il était là, qui bougeait les doigts de façon affectée, sa tasse dans l'autre main, à la manière d'un chef d'orchestre ou d'un mélomane, quand il est seul et que Bach, les suites de Bach sont si contagieuses qu'il ne peut rester immobile et froid quand il les écoute.

Alors il bouge les doigts, et sa bouche fredonne doucement quelques notes par-ci par-là, les mesures les plus simples, parce que le contrepoint, on peut le faire avec deux mains, mais pas avec une seule bouche. Et même avec deux mains, voire quatre, ce n'est pas tout le monde

Entre deux mouvements

qui serait capable, en tout cas ce n'est pas lui qui irait se mettre au piano pour faire du contrepoint étant donné que la musique, il n'y connaît rien, sauf certaines expressions consacrées dans le langage courant.

Entre deux moments forts, il veut prendre une gorgée, mais il n'a même pas le temps d'esquisser un mouvement que sa porte d'entrée explose au bout du corridor et qu'il reçoit quasiment sur les pieds un gros bout de bois qui s'affaisse et tangué sur un morceau de sa tasse brisée, déjà au sol. La porcelaine est éparpillée sur le plancher entre ses jambes et elle n'est plus une tasse, elle n'est qu'une matière répandue et le café a taché le bas de son pantalon, mais il ne s'en aperçoit pas, parce qu'il a gardé ses chaussures et qu'ainsi, il ne ressent pas de brûlure.

La musique reprend le dessus au moment où il distingue une main qui avance dans la lumière du corridor, s'échappant de l'obscurité de la nuit, suivie par un corps entier et un autre corps. Ils sont deux et lui est seul au milieu de la cuisine et il regarde sans comprendre ce qui se passe, et à ce moment la note et le son de la porcelaine superposés débouchent dans son cerveau et une bouffée d'esthétisme l'assaille, comme si la vie était belle et que des liens se formaient vraiment entre des éléments disparates. Mais ils ont déjà franchi l'espace et ils ont des gants aux mains, des gants en cuir, et ces mains lui font signe de s'asseoir, de s'asseoir sur la chaise, là, derrière, pendant que la fugue se termine et qu'il ne peut s'empêcher d'être tiraillé entre le fait de l'écouter attentivement et le fait d'avoir

peur tout simplement et de vivre pleinement la situation comme elle se présente dans toute son originalité. Les dernières notes ont été jouées de façon si rapide qu'on dirait qu'elles ont quelque chose à voir avec les deux hommes et leur déplacement à travers le corridor, qui s'est fait si vite que c'en est difficile à croire, parce que sa tasse était à peine au sol, cassée, éclatée, le café répandu, qu'ils étaient là à le pointer de leurs gants et lui disaient de s'asseoir.

Il s'est assis sur la chaise et le plus grand des deux est allé fermer la chaîne stéréo pendant que le plus petit restait avec lui et le regardait sans rien dire en attendant que le plus grand revienne. Le prélude qu'on sentait se dessiner dans le silence séparant les deux pièces est mort dans l'œuf et il a ressenti une sorte de frustration parce que même s'il prétend aimer tout Bach il a quand même des préférences, et il a espéré l'espace d'un instant qu'ils ne resteraient pas trop longtemps pour qu'il puisse l'écouter tranquille. Mais en même temps le plus petit le regardait et en plus il le regardait avec méchanceté.

Le plus grand est revenu et le plus petit lui a jeté un coup d'œil et il a remarqué qu'aucun des deux ne semblait avoir de fusil, et qu'ils n'allaient sûrement pas le tuer puisque les tueurs tuent avec des armes à feu, à moins d'être des sadiques et, s'il se fiait au regard du plus petit, ils n'avaient pas l'air d'en être, mais il ne pouvait pas s'en assurer.

Sa tasse en mille morceaux était sur le sol et il a pensé que c'était bien qu'aucun des deux n'ait enlevé

Achevé d'imprimer au Québec en avril 2012
sur les presses de l'imprimerie Gauvin.